L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 70 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS,

MERCREDI MATIN, 4 SEPTEMBRE.

Découverte du Dr Livingstone par Henry Stanley.

Qu'y a-t-il d'Authentique en cette Affaire?

A ce sujet, grande discussion dans les journaux américains et aussi dans les journaux de Paris et de Londres. Nos lecteurs savent, par la brièveté qu'ils ont pu lire dans nos dépêches télégraphiques, qu'un rapporteur du New-York *Herald*, qui avait suivi l'expédition anglaise d'Abyssinie, avait été chargé par ce journal de découvrir le Dr Livingstone depuis sept ans à la recherche des sources du Nil. M. Stanley est un homme hardi et entreprenant, aimant l'inconnu et les aventures. Il avait accepté la tâche de découvrir le célèbre voyageur, rien que cela. Voulant aller vite en besogne, il ne s'amuse pas à traverser par terre les 1,200 milles qui séparent les confins de l'Abyssinie du lac Tanganyika, regardé jusqu'ici non pas comme la vraie source, mais comme pouvant être la source ou tout au moins une des sources du Nil à deux mille cinq cent milles d'Alexandrie en ligne droite et au double avec les sinuosités du fleuve, mais il s'embarque à Paris, au détroit de Babelmandel, traverse le Golfe d'Aden et arrive à l'ouverture du canal de Mozambique.

Il descend à Zanzibar, sur la côte orientale d'Afrique, point qui n'est séparé que par 500 ou 600 milles d'Ujiji, ville baignée par le lac Tanganyika, à quatre degrés au sud de l'Equateur. On pouvait supposer, en effet, qu'on obtiendrait en cet endroit des nouvelles du fameux Dr Livingstone, car il avait écrit d'Ujiji, en 1868, à lord Clarendon et au Dr Kirk, de Londres, en 1869, qu'il avait trouvé la source du Nil, mais que n'en étant pas encore positivement sûr, il allait continuer à examiner le bassin pourvoyeur. Du 30 mars 1869, jusqu'au moment où Stanley fit la découverte du docteur lui-même, on n'avait plus eu de ses nouvelles, bien qu'il fut comparativement facile de communiquer de Zanzibar à Ujiji, par Kasch, tous lieux très connus et d'un accès praticable.

Stanley, après avoir fait ses préparatifs et organisé son expédition à Zanzibar au su et vu du consul de France, M. De Vienet du consul anglais, le Dr. Kirk, qui l'attestèrent et qui donnent des détails fort curieux sur le caractère excentrique du voyageur, refusant de suivre les avis de tous le monde et se réduisant aux propres ressources de son esprit et de sa fortune, part pour Ujiji en 1871, et met cinq mois pour atteindre son but, car il ne accepte véracité, son but fut réellement atteint : il arrive au bord du lac Tanganyika et y trouve le Dr. Livingstone. Ce qu'il y a de remarquable en cela, c'est que pendant les trois ans de silence du docteur, on avait fait vainement plusieurs tentatives pour arriver jusqu'à lui ou pour en apprendre quelque chose. La société géographique de Londres préparait une grande expédition pour aller à sa recherche, lorsque soudainement un rapporteur yankee étonne le monde par la nouvelle suivante : "Je suis allé à Ujiji, où j'ai vu un blanc avec une jaquette rouge et une casquette de marin ; le lui ai demandé s'il était le Dr. Livingstone, et il m'a répondu : Oui."

L'histoire de M. Stanley a été reçue avec méfiance par la presse anglaise, et dans une lettre, M. Kieper, géographe, dit qu'il est à même de démontrer que cette histoire est un mensonge d'un bout à l'autre. La manière dont M. Stanley a commencé à préparer son voyage est caractéristique. Il avait assisté à la campagne d'Abyssinie, avait été présent à l'ouverture du canal de Suez et voyageait dans l'Asie Mineure en 1871, quand il reçut du propriétaire de son journal, un télégramme avec ces mots : "Tachez de trouver Livingstone et d'avoir tout ce qui est relatif à ses découvertes." Et sans douter de la possibilité de l'entreprise, Stanley se mit en route et accomplit les deux choses.

De retour en Europe, Stanley a livré à la publicité les détails de son voyage, qui peuvent être vrais, car ils s'accordent avec ce que d'autres voyageurs ont dit sur le pays entre Zanzibar, Kasch et le lac de Tanganyika, mais quant à ce qui concerne le voyage du Dr Livingstone, ce qu'il en a dit se trouve déjà en substance dans d'anciennes lettres du docteur publiées en Angleterre.

Ces anciennes lettres disent que le Tchambese n'est pas la source du Zambese, mais qu'il se jette dans le lac Bangeruelo, dont il sort sous le nom de rivière Lualaba ; qu'il forme ensuite le lac Moero, sans perdre son cours qui va se joindre avec celui de la rivière Luorfira, allant vers l'est. En conclusion, Livingstone regardait tout le système de rivières à l'ouest du lac Tanganyika comme la source du Nil, et plus particulièrement la rivière Tchambese comme la source même du grand fleuve. Quand nous parlons de conclusion, nous devons dire que c'est Stanley lui-même qui, pour amener quelque chose de nouveau, tire cette conclusion, car le Dr. Livingstone est beaucoup moins affirmatif. Ainsi donc, les documents rapportés par Stanley n'ajoutent rien à la science acquise, et cependant, il est absurde de supposer que le Dr. Livingstone, après trois ans d'explorations de plus, n'ait rien découvert de plus et n'ait rien de plus à dire.

Ces doutes pouvant nuire au succès des correspondances envoyées par Stanley au *Herald*, ce journal a publié le *fac simile* d'une lettre écrite par le Dr. Livingstone et adressée à James Gordon Bennett, Jr., l'éditeur et le propriétaire du *Herald*. Mais cet expédient n'a pas eu de bonheur, car dès le lendemain le *Swede* New-York a mis en regard du *fac simile* publié dans le *Herald* les fac-similes de deux lettres de Henry Stanley à Lewis H. Noe, de Sayville, Long Island, qui, en 1868 accompagna Stanley dans son voyage à travers l'Asie Mineure, et n'a cessé d'être en correspondance avec lui. Ces lettres ont été prises dans une liasse mise à la disposition du *Sun* pour qu'il pût faire son choix à son aise, et toutes portent un caractère frappant de ressemblance lithographique avec la lettre du Dr. Livingstone au *Herald*.

Cette ressemblance étonnante est un argument terrible contre l'authenticité de toutes ces lettres de Stanley-Livingstone et contre tout le rapport de Stanley sur son voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

"Personne, dit le *Sun*, ne comparera la lettre du célèbre Dr. au *Herald* avec les lettres de Stanley, sans éprouver l'impression que chaque ligne et chaque mot de tous ces écrits viennent de la même main, et que cette main est celle de Stanley. Cela étant, tout l'échafaudage de désolation tombe à terre."

Si cette conclusion se confirme par des preuves subséquentes, Stanley sera regardé comme le père du plus gigantesque canard qui aura jamais été offert à la crédulité du genre humain. Mais personne n'accusera la bonne foi du *Herald*, qui a pu être et a dû être dupe le premier de l'imagination artificieuse de son correspondant.

Si, disons-nous, et jamais si ne fut mieux placé, car dès le lendemain de la dénonciation du *Sun*, l'*Evening Mail* appelle Louis Noe un imposteur et assure qu'il a imité l'écriture de Livingstone dont la lettre au *Herald* avait été lithographiée pour ce journal, et qu'il a produit la lettre lithographiée pour le *Sun*. En ce cas, ce ne serait pas le *Herald* qui serait la dupe de Stanley, mais bien le *Sun* qui serait la dupe de Noe.

A cela le *Sun* répond : Si Louis Noe peut former un copie du *Lowat Herald* de 1868, ou le passeport turc de Stanley, ou quatre photographes de Henry Stanley depuis son adolescence jusqu'au temps de sa tournée en Abyssinie, on prête de 30 lettres de Stanley à diverses personnes, depuis que la lithographie du *Herald* a été imprimée, on pourrait raisonnablement supposer qu'il a pu produire la lettre qui a été télégraphiée pour le *Sun*. Le *Sun* termine ainsi :

"Stanley peut avoir trouvé le Dr. Livingstone, mais les faits sont contre lui.

L'histoire de Noe parle de soi. Il est aisé de savoir si elle est vraie ou fausse. Noe mentionne les dates, les hommes, les navires. Tout ce que le *Sun* désire c'est d'inspirer l'affaire devant le monde et de laisser les gens libres de juger par eux-mêmes.—Beaucoup de gens disent que le *Sun* ne semble pas, mais qu'il n'avance pas assez pour rendre sa thèse irrésistiblement victorieuse.—C'est la cité de Rome.

UN DRAME EMOUVANT, TUONS-NOUS.

On lit dans le *National* du 8 :

"Il y a trois jours, un jeune couple d'ouvriers célébrait le troisième anniversaire de leurs noces. Le dîner s'était prolongé tard et ils étaient dans un petit appartement du boulevard Beaumarchais, tout près de la Bastille. Les deux époux se disposaient à descendre sur le boulevard pour respirer un peu d'air frais, lorsque le mari, paraissant céder à une idée subite, décoiffé seul.

"—Je vais revenir à l'instant, ma jeune femme, attends-moi.

"—Sans doute quelque cadeau qu'il tient à m'offrir aujourd'hui, et qu'il aura oublié d'acheter, pense-t-elle.

"Et tout heureuse d'avoir deviné, elle attendit.

"Au bout d'une heure, son mari n'était pas encore rentré.

"L'inquiétude commença à saisir la pauvre femme.

"Pourvu qu'il ne se soit pas laissé entraîner par quelques amis, se disait-elle.

"Quelques [illegible] jours. Les cafés deviennent peu à peu déserts, la foule se fait plus rare, elle attend encore. Les magasins se ferment les uns après les autres ; on ne compte plus que des rares passants. Personne.

"La nuit entière se passe ainsi dans une mortelle anxiété.

"Mme H.... ne savait plus que penser; elle hésitait [illegible] tout, tout sur son [illegible].

"Au petit-jour [illegible] elle se décide à sortir. Il faut qu'elle retrouve son mari. Elle réveille le voisinage, nul ne peut lui donner des renseignements, elle s'en va par les rues, sans jamais s'arrêté, s'imaginant rencontrer celui qu'elle cherche. De rue en rue, de détour en détour, elle arrive jusqu'au quai. Du loin elle aperçoit une sorte de maison basse appuyée sur un pont, derrière Notre-Dame. A la porte de cette construction, un attroupement d'hommes et de femmes, visiteurs de ce lugubre dépôt qu'on appelle la Morgue.

"Poussée par une sorte de vague pressentiment, Mme H.... se dirige vers cet attroupement. A peine ses regards se sont-ils portés vers les sinistres victimes, qu'elle pousse un cri horrible et tombe évanouie.

"Le cadavre de H...., à peine retiré de l'eau, gisait sur l'une des dalles de pierre de la Morgue, étroitement lié à un autre cadavre, à un corps de femme.

"H.... le mari, avait séduit une pauvre fille. Depuis longtemps il lui avait promis de l'épouser ; elle allait devenir mère, et le pressait, ignorant sa position, de remplir sa promesse.

"Obsédé par la fatale situation qu'il s'était créée, H.... mêlé de remords devant les manifestations du franc et loyal amour de la jeune femme, n'avait vu d'issue que dans la mort.

"Comment avait il décidé sa maîtresse à se noyer avec lui ? Lui avait-il tout avoué ? S'était-elle crue aussi coupable que lui ? Quel drame mystérieux avait précédé le drame de la Morgue ?

"Mme H.... est à moitié folle. Elle est mère, et n'a pas le droit de mourir."

CONDAMNATION D'UN PRÉTENDANT AU TRONE D'ALBANIE.

Le tribunal correctionnel de la Seine, dans son audience du 8 août, s'est occupé d'un prétendant au trône d'Albanie, le faux prince Skanderberg, accusé d'escroqueries.

Il ne s'agit plus d'un simple baron, comte, marquis ou duc, c'est encore un monarque en expectative qui est renvoyé devant le tribunal correctionnel, c'est le chaut et puissant seigneur prince Georges Castriot Skanderberg d'Epire et d'Albanie, qui d'ailleurs, qui d'ailleurs, qui d'ailleurs